

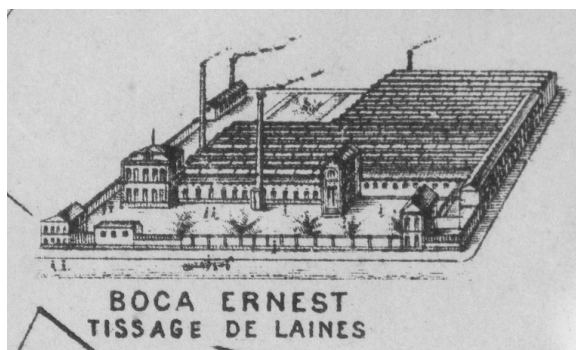
L'usine

L'entreprise **Vandendriessche** a une longue histoire dont les péripéties se confondent avec l'évolution de l'outil industriel français au cours du XXe siècle. Comme un organisme vivant elle a connu une période de croissance, puis une longue décadence jusqu'à sa totale disparition.

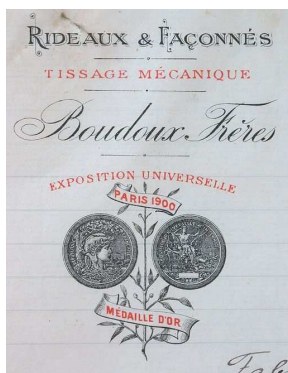
L'essor

La « saga » commence en 1874 lorsque les frères Charles et François **Hurstel** font édifier une filature et un tissage de laine sur le site actuel qui dépendait alors de la commune de Neuville-Saint-Amand. Ils sont rejoints en 1876 par un négociant parisien, Alexandre Hamm qui se charge des relations commerciales au sein d'une nouvelle entité : **Hurstel Frères, Hamm et Cie**. En 1880 les frères Hurstel se retirent de la compagnie qui devient la société **Hamm et Cie**.

En 1888 la société est dissoute et la filature de laine est reprise par Ernest **Boca**, qui exploite déjà deux tissages de laine à Saint-Quentin et regroupe toute la production avec la filature sur le site de la rue de Guise.



En 1900 l'usine est acquise par la société **Boudoux Frères** (Benoni, Auguste, Emile et Edouard) qui exploite depuis 1889 une maison de négoce et un atelier de tissage de coton à la main à Nauroy (au nord de Saint-Quentin). Le site est alors agrandi et converti en usine de tissage mécanique de coton avec l'édification d'une nouvelle salle des machines où est installée une machine à vapeur de 650 HP. En 1914 Jean (1890-1937), le fils d'Auguste Boudoux, entre dans la société qui devient **Boudoux Frères et Fils**.





1919



1921

Au cours de la guerre de 14-18 l'usine est presque totalement détruite. Etant très âgés, les trois frères qui ont survécu à la guerre décident de vendre la moitié de la société à leur gendre Gustave Vandendriessche (1874-1946), le mari de Lucie (1885-1919), [la fille d'Auguste ou d'Edouard Boudoux selon des informations divergentes]. Les Vandendriessche sont une famille originaire d'Ingoyghem en Belgique, venue s'établir en France quand le père de Gustave épouse une Lilloise dont il a 10 enfants. Avec ce nouvel associé, entré en 1921, la société s'appelle désormais **Boudoux & Vandendriessche** et est exploitée sous l'appellation commerciale **La Vermandoise**.

Sous l'impulsion de Gustave et grâce aux dommages de guerre l'usine de Saint-Quentin est reconstruite et agrandie - en englobant notamment une ancienne cité ouvrière - pour devenir une filature de coton. Elle est opérationnelle en 1923 avec 30000 broches à un tour pour passer à 51000 broches à 2 tours en 1926. Successivement des extensions sont réalisées en 1927, 1928, 1930 par l'architecte saint-quentinois Narcisse Laurent. En janvier 1930 Gustave Vandendriessche rachète la moitié des parts de Jean Boudoux, et son fils Robert (1906-1994) l'autre moitié grâce à la dot reçue lors de son mariage. La société devient alors **Vandendriessche et fils** et Robert en est nommé gérant. En 1939 le second fils de Gustave, Edouard (1909-1971), entre à son tour dans la société avec 25% des parts et est nommé co-gérant.



La cour de l'usine en novembre 1939

A la mi-mai 1940 tout le personnel de l'usine est évacué dans la petite station thermale de Bagnoles-de-l'Orne, juste avant l'arrivée des Allemands qui atteignent Saint-Quentin le 18 mai. Témoin des combats, un char français, le « Pirate » (type B1 bis) est détruit ce jour-là près du portail de l'usine. Il appartenait à la 3^e compagnie du 15^e BCC (bataillon de chars de combats) en charge de la défense des ponts de l'Oise et se repliait depuis Séry-les-Mézières. Durant la difficile période de la guerre l'usine tourne au ralenti par manque de matières premières. Les ouvriers sont employés – entre autres – à la fabrication de « claquettes », des chaussures à semelle de bois dont l'empègne est constituée de joncs tressés qu'on va récolter dans les marais autour de l'étang d'Isle. Un jeune chauffeur de l'entreprise, engagé dans la Résistance, est tué d'une balle en plein front au volant d'un camion.



Avec le départ de Robert Vandendriessche pour l'Amérique du Sud en 1945 la société est transformée en SARL dont les gérants sont Gustave et Edouard. A la mort de Gustave en 1946 la gérance échoit à Edouard. La période de l'après-guerre voit un développement rapide de l'entreprise : 5000 broches sont ajoutées en 1946, puis 14000 en 1954 et encore 14000 entre 1965 et 1967. De nouvelles extensions en 1948 et 1953, réalisées comme avant-guerre par l'architecte N. Laurent, portent la surface bâtie à plus de 21000 m².



Enfin, pour accompagner ce développement une annexe ultramoderne est construite en 1957, au 155 rue de Guise, en face des anciens bâtiments. Sans ouverture sur l'extérieur, le bâtiment est conçu pour régler de façon optimum la température et l'hygrométrie. En 1966 sa surface est doublée, passant de 4500 à 9000m². Le concepteur de cette réalisation n'est autre que la Gherzi Textil Organization et on peut supposer que Jean n'a pas été étranger à ce choix.



La nouvelle usine (VF 2) de 1957

A son apogée l'usine compte 84000 broches, fabriquant presque entièrement du fil peigné titrant entre 36 et 120 deniers (entre 30g et 120g pour 9000m) et mercerisé par un bref trempage dans une solution de soude. On produisait ainsi un « fil d'Ecosse » de solidité et qualité supérieures commercialisé sous les appellations : *Filbo*, *Filron* et *Vaneco*. Ce résultat est dû à la conjoncture, mais aussi à l'excellence du personnel, en particulier Edouard Vandendriessche, négociateur hors pair, et Jean Krebs (« meilleur ingénieur textile d'Europe » si l'on en croit le toast porté par son ancien patron Gherzi lors d'un banquet anniversaire de la société de consultants).



Cardeuse à l'usine en 1968

C'est l'atmosphère de cette période faste que la petite parenthèse qui suit voudrait illustrer. Il s'agit de la reconstitution, de mémoire, d'un départ de Jean pour son travail à l'usine (« ins Gschäft » en alsacien). Cette anecdote peut contenir quelques erreurs matérielles, mais l'essentiel est l'évocation de la rencontre entre l'énergie d'un engagement professionnel et une activité gratifiante.

Parenthèse

7h 50 : Jean s'est rasé dans la salle de bains en chantant « Les mains de femme, je le proclame, sont des bijoux... », puis il a avalé en vitesse un léger petit-déjeuner. A présent il démarre sa voiture de fonction, la « **traction-avant** » noire, 11 CV, garée dans la cour sablée du 36 de la rue de Bellevue. Une Citroën, car par principe l'entreprise refuse d'acheter Renault, la firme nationalisée. Il entame la tournée des collaborateurs qu'il emmène avec lui, en fait l'équipe des commerciaux : Marcel Martin-Bellet, agent général, un imposant barbu, Louis Castan, directeur commercial, qui a gardé l'accent de Montpellier et a une belle voix de basse pour entonner l'air de la *Calomnie*, et enfin son jeune collègue, Jean Bocheux qui lui succèdera à la direction commerciale.

170 Rue de Guise : on arrive à l'angle des bâtiments de l'usine qui annoncent, inscrits dans le ciment : « **V et F – Filature de coton** ». Un peu plus loin on aperçoit sur un petit tertre la **Pouponnière**, une création de Mme Gustave Vandendriessche, née Snowden (1899-1991), destinée à héberger les jeunes enfants d'un personnel ouvrier essentiellement féminin. On longe un long mur où l'on distingue dans la brique des motifs en forme de croix de Lorraine : reconstruite après la Grande Guerre la maçonnerie célébrait ainsi, à sa façon, le retour à la France de l'Alsace-Lorraine. Le motif a d'ailleurs été repris sur toutes les constructions ultérieures. Puis la traction franchit la grille, passe entre la conciergerie et l'ancienne maison du directeur pour pénétrer dans la vaste cour pavée de l'usine. Jean gare la voiture devant le bâtiment administratif aux murs percés de vastes verrières ; une plaque émaillée blanche indique « Bureaux » Sur la droite, on aperçoit les bâtiments de l'expédition et la silhouette massive de la tour de refroidissement en bois de la machine à vapeur. A gauche s'amorce une allée qui conduit à divers ateliers. A cette heure matinale la traction est la seule voiture en vue. Plus tard elle sera rejointe par celle de M. Touret, le fondé de pouvoirs, et éventuellement par celle du patron, « M. Edouard ».



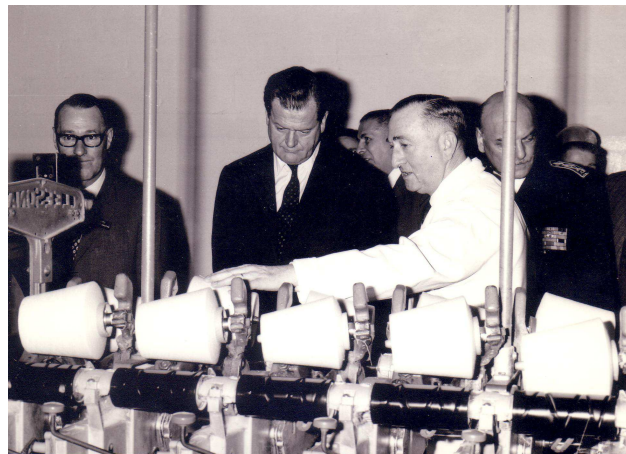
Ouvrières et poupons



Un motif récurrent

Jean monte d'un pas vif les trois marches et ouvre un battant de la grande porte en bois verni qui donne accès à un vaste couloir sombre. La première porte capitonnée à droite est celle du bureau directorial. C'est une grande pièce, entièrement couverte de boiseries, haute de plafond et sévère, malgré le jour qui entre par les fenêtres qui donnent sur la cour. Un vaste bureau permet à Jean et à son adjoint, le jeune et timide Langlet, de travailler face à face. Aux murs: des dessins industriels sous verre datant de l'école de Filature, une photographie du fondateur: M. Gustave Vandendriessche. Dans un coin de pièce une porte donne accès à un lavabo et à la cave où sont conservées les archives. En face du bureau du directeur, de l'autre côté du vestibule, se trouve le service commercial et plus loin sur la droite le bureau du patron. Malgré les lambris et le capitonnage des portes le bruit obsédant des machines parvient jusque dans les bureaux.

Ce vacarme est comme une invitation. Jean n'est pas un homme de bureau ; il n'aime rien tant que de parcourir les ateliers et salles de son domaine. Quoique devenu directeur, il est resté fidèle à la **blouse blanche** d'ingénieur de ses débuts. C'est dans cette tenue emblématique, en blouse, qu'il recevra encore Olivier Guichard, ministre du Plan et de l'Aménagement du Territoire lors de l'inauguration de la nouvelle usine modèle construite en face des anciens bâtiments. Sur une photographie de presse on le voit à cette occasion, entre le patron et le sous-préfet, expliquant à l'homme politique le fonctionnement d'un bobinoir.



Son premier soin est donc d'enlever sa veste et son fidèle feutre gris pour enfiler sa blouse et faire un premier tour dans l'usine, le compte-fils en poche, une réglette à calculer dépassant de sa pochette. Son attention va moins à la production qu'aux gens, à ces ouvrières qui, les cheveux serrés dans un fichu, vont et viennent devant les bancs à broches, renouant inlassablement les fils cassés entre les curseurs et les bobines. A la grande époque l'entreprise comptait presque un millier de ces femmes. Il en connaît beaucoup par leur nom auxquelles il adresse un sourire ou quelques mots.

C'est une bonne journée de « boulot » qui commence...

VANDENDRIESSCHE & FILS

Filateurs de Coton

170, Rue de Guise à SAINT-QUENTIN (Aisne) FRANCE

Qualités spéciales pour Bonneterie

FILBO – FILRON

VANECO (FIL d'ÉCOSSE)

Retors gazés : du Nm 44/2 au Nm 200/2

La décadence

L'histoire chaotique de l'entreprise dans la deuxième moitié du XXe siècle reflète le naufrage de l'industrie textile en France au cours de cette période. La chute inéluctable n'a pas été enrayée par les aides publiques et plans de restructuration qui, loin de sauver des emplois, n'ont fait qu'enrichir quelques grands prédateurs,

Avant même le décès d'Edouard Vandendriessche la firme familiale est cédée, en 1968, au groupe **Marcel Boussac** qui la revend dès en 1970 aux « Dalton » du textile français, les **frères Willot**. Jean Bocheux, rencontré en 2010, se souvient encore des quatre frères, de noir vêtu, descendant de voiture et semant la terreur parmi le personnel. En 1978, avec le dépôt de bilan de Boussac c'est l'ensemble des actifs de ce groupe qui est racheté par le holding industriel et financier **Agache-Willot** et vient rejoindre l'usine saint-quentinoise dans le consortium **Saint-Frères**. Cependant le groupe Agache-Willot dépose à son tour son bilan en 1981 et une compagnie **Boussac Saint-Frères** (CBSF) est créée en 1982 avec l'aide de l'Etat pour prendre en location-gérance, sous la direction d'un administrateur judiciaire, les activités industrielles d'Agache-Willot. Le montage, qui devait permettre de restructurer l'industrie textile française avec le soutien de l'Institut de Développement Industriel, échoue en donnant lieu à un imbroglio politico-juridico-financier. Finalement en 1984, avec l'aval des pouvoirs publics, les frères Willot cèdent pour 40 millions de francs cette entité provisoire à **Ferinel**, le groupe créé par **Bernard Arnault** à partir de la société familiale de travaux publics Ferret-Savinel. Bernard Arnault, qui a réalisé une très bonne affaire, s'empresse de revendre les actifs industriels en perte de vitesse, dont – dès janvier 1985 - la filature saint-quentinoise, au groupe **VEV-Prouvost**. Celui-ci, en difficulté, cède à son tour en 1989 la filature à **Viesly Industries Textiles**, le holding de la famille Groebli dans lequel elle s'intègre sous le nom de **Vélifil**. De dépôts de bilan en redressements cette dernière société survit jusqu'à sa mise en liquidation en 2003.

L'annexe moderne de 1957 a fait l'objet d'une transaction séparée : en 1991 elle est revendue à la société **Caulliez** de Tourcoing, elle-même rachetée en 2001 par le groupe milanais **Spa Olcese**, liquidé en 2003. Enfin en 2005 le bâtiment a été acquis par la société **Archiv System** pour servir au stockage d'archives.

Dans cette bataille essentiellement financière le destin d'un homme, si compétent soit-il, compte peu. Au 31 novembre 1970 Jean, à 60 ans, est licencié par les Willot. Il obtient difficilement, en les menaçant des Prudhommes, une indemnité de licenciement de 143.774 francs (son dernier salaire se montait à 21.216 francs). Certainement dans le but de le

décourager, les nouveaux propriétaires l'avaient auparavant envoyé au Niger pour une mission de réorganisation auprès d'une de leurs filiales, la Nitex. Cette mise à l'écart a été particulièrement mal vécue par celui qui s'était entièrement investi dans son travail. Pour trouver un dérivatif il monte, en septembre 1970, à Saint-Quentin (2 rue de la Tour Sainte-Catherine) un atelier de tricotage - **Jyka** - inscrit au nom de son épouse et employant deux ouvrières. La fabrication – gants de toilettes « *Mohican* », lavinettes, chaussinettes, serviettes périodiques – est vendue essentiellement à des hôpitaux. L'entreprise devra toutefois être abandonnée, faute de rentabilité.

Chômeur, Jean perçoit une indemnité journalière de 73,60 francs durant le mois de décembre 1970. Cette période de chômage ne dure qu'un mois puisque dès le 1^{er} janvier 1971 il met ses compétences en tant que directeur technique à temps partiel au service du groupe **Groebl**i dont la principale société - **Viesly's Textil** - avait son siège à Viesly (Nord). Cette phase d'activité en tant que cadre ne dure guère plus d'un an puisque Jean prend sa retraite anticipée à la date du 31 décembre 1971, à 61 ans 1/2, l'âge légal étant alors de 65 ans. Il a en réalité le projet, non de se reposer, mais de prendre une participation dans le capital de l'entreprise afin de contribuer directement à sa gestion. Plus passionné que prudent, Jean n'a pas tenu compte de certains avertissements et s'est lancé ainsi dans une aventure industrielle qui lui a permis de dépenser son énergie et ses capitaux - à commencer par l'indemnité de licenciement arraché au comptable des Willot. Pendant une vingtaine d'années il a effectué chaque jour de la semaine le trajet entre Saint-Quentin et Viesly.

A travers trois augmentations successives de capital (1970-71-72 : 158000 F) il a possédé jusqu'à 12,7% de **Viesly's Textil**. Outre sa participation au capital, il louait à l'entreprise, pour une somme modique, deux rembobineuses de la marque Leeson. Après une contraction du capital et la revente de ses actions à Frank Groebli, il a réinvesti la somme récupérée sous forme de prêt à cette même société, ce qui a fait de lui, lors de la mise en liquidation en juillet 1982, un créancier « chirographaire », c'est-à-dire sans droits effectifs. Son passage dans la société a été marqué, entre autres, par un essai malheureux de délocalisation en Irlande.

Pour lui la reprise par le groupe Groebli, en mai 1989, de l'ancienne usine Vandendriessche, rebaptisée **Vélifil**, a été l'occasion d'un retour dans les bâtiments de « **son** » usine et une sorte de revanche. Se déplaçant plus difficilement avec l'âge, la proximité du lieu lui a permis aussi de rester presque jusqu'à la fin en contact avec un métier qui avait été sa vie. Toutefois il ne pouvait se leurrer sur le délabrement des bâtiments, l'état calamiteux de la société et le caractère fictif de son activité. Deux cents actions de **Vélifil** ont encore été inscrites « pour mémoire » à l'actif de sa succession après son décès en 2001. Le reste de ses investissements s'est perdu dans la gestion peu transparente des différents avatars du groupe de Viesly. Quant à l'ancienne usine de la rue de Guise elle est devenue une friche industrielle promise à la démolition.



La cour en 2005



L'entrée de l'usine en juillet 2006

Informations :

Archives personnelles

Famille Vandendriessche

Inventaire du patrimoine culturel de Picardie:

http://inventaire.picardie.fr/docs/MERIMEEIA02002902.html?mode=text&qid=sdx_q0

<http://inventaire.picardie.fr/docs/MERIMEEIA02002902.html?qid=>